

malaise, qu'augmentait encore le sourire énigmatique perpétuellement figé au coin des lèvres charnues et trop rouges.

Noël regarda son père et étouffa un soupir. Après quelques minutes d'un silence pénible, il murmura :

— Vous ne pouvez vouloir que je sois malheureux toute ma vie !

Un rire sarcastique interrompit le jeune homme :

— Malheureux ? Parce que je t'empêche d'épouser la première drôlesse venue ? En voilà de l'exagération ! Tiens, mon garçon, laisse-moi te le dire, nous ne nous entendrons jamais ! Tu prétends faire du mariage une affaire de sentiment, alors que tout homme intelligent et soucieux de ses intérêts doit en faire une affaire tout court. Voilà ce que je comprends, moi, et tu es vraiment naïf, si tu oses me soutenir le contraire !

Noël avait d'abord écouté son père avec stupeur. A la fin, il n'y tint plus. Son geste exaspéré arrêta net l'éloquente tirade du notaire et sa voix chaude s'éleva tremblante d'indignation contenue :

— Ainsi, selon vous, le mariage n'est autre chose qu'un vulgaire et cupide marché ? Le respect que tout homme de cœur doit à une jeune fille se mesure à la fortune de cette dernière ? Oui, je suis un naïf, vous venez de le dire avec raison, puisque j'ai eu un instant la crédulité de penser que vous me comprendriez, et que vous m'approuveriez de vouloir donner mon nom à la femme que j'aime, malgré l'inégalité apparente de nos positions. Je ne veux pas oublier le respect que je dois avoir pour vous ; laissez-moi vous dire cependant que ma morale me semble préférable à la vôtre, et que j'aime cent fois mieux passer pour un sot aux yeux du monde en gardant ces sentiments que vous déclarez ridicules, qu'acquiescer

une réputation d'intelligence en faisant miens vos principes.

Tournant brusquement le dos au notaire, stupéfait de cette audace inaccoutumée, chez son fils, Noël ouvrit violemment la grille d'entrée, qui tourna sur ses gonds avec un grincement, et courant comme un fou s'élança sur la route.

Me Dherfailles réfléchit un instant, suivant des yeux le jeune homme qui s'éloignait d'un pas rapide, puis un rictus ironique distendit ses lèvres et il murmura, haussant les épaules avec dédain :

— Suis-je niais de ne pas deviner ! Il va sans doute retrouver son amie et la mettre au courant du piteux résultat de son ambassade. Eh bien, va, mon garçon, va !... Quand vous aurez bien larmoyé tous les deux, peut-être deviendras-tu raisonnable ? Et ! eh ! il s'émancipe joliment, le gaillard ! Ce n'est pas l'an dernier qu'il eût osé ainsi me tenir tête : voilà où mènent les mauvaises fréquentations !

Sur cette conclusion sentencieuse, Me Dherfailles sortit à son tour et se dirigea vers la mairie, distribuant à droite et à gauche force poignées de mains, accompagnées de bienveillantes paroles ; l'expression sardonique de son regard s'était muée subitement en un air de bonhomie condescendante, celui que doit prendre un souverain daignant visiter les humbles mortels, ses sujets. Derrière son dos, les exclamations se croisaient : les commères auxquelles il avait adressé la parole, les robustes travailleurs dont il venait de serrer sympathiquement les mains calleuses, exprimaient leur opinion unanime en phrases louangeuses, pouvant se résumer en une seule :

— Au moins, v'là un bourgeois pas fier avec le pauvre monde ; c'est pas les aristos de Hautefeuille qui en feraient au-